

PLAN DE CAMPAGNE
NUMÉRO SEPT

FAI·DA·TE

JUIN 2023

PLAN DE CAMPAGNE N°7

juin 2023

Les Pétards gratuits (Ludovic)
p.3

Les Clefs en main (Valentin)
p.11

Illustré par Valentin et Ludovic

Contact

plandecampagne@protonmail.com

Déjà parus

Plan de Campagne n°1-6 (décembre 2022-mai 2023)
L'Alcôve en letton n°1-2 (été-automne 2021)
Nouveaux Dossiers compressés (2021)

Les Pétards gratuits

J'ai commencé très jeune à casser mes cigarettes usées. C'était avec mes copains dans l'Aubrac, on passait nos après-midis dans une caravane derrière une maison en parpaings ; on jouait aux cartes et on fumait des clopes au lieu d'aller nous promener dans les champs, pendant ce temps mon père plantait des haricots (je rentrais à quatre heures et demie pour l'aider, un peu défoncé, je me rappelle la fois où il m'a mis la tronçonneuse entre les mains, et je voulais pas dire que j'étais défoncé, alors j'ai débité un tronc).

Les clopes coûtaient pas si cher à l'époque mais, déjà, on était jeunes, on avait pas spécialement d'argent de poche, et puis le tabac le plus près était à au moins cinq bornes et nos parents auraient peut-être pu apprendre par les tabatières que nous leur achetions des clopes ; c'est peut-être moi qui ai eu l'idée, parce que j'ai toujours été plus en chien que les autres, d'ouvrir les mégots pour en fumer le vieux tabac. Premier conseil très important ! Bien gratter le noir du bout de la clope avant de lui ouvrir le ventre : une fois qu'on l'a cassée il restera toujours du noir ; ne pas hésiter, quand la moisson est bonne, à gratter bien allègrement ; voire même, quand c'est Byzance, à arracher carrément la fraise ; sinon, quand on veut perdre le moins possible, on se contente de caresser deux fois de la pulpe du doigt le mégot pour émietter le noir sans entraîner le moindre fil marron.

On y vient pas comme ça à fumer des mégots. C'est une image de film qui m'a lancé ; en prison et en noir et blanc, un gamin se fait les poches, trouve trois mégots, les casse et mélange le tout, déchire un morceau de journal et d'un coup de langue ferme le stick. Ça m'avait mis une mauvaise idée en tête : qu'on peut fumer n'importe quel papier. Ça c'est un truc à ne pas reproduire à la maison : faire le cendrier du papa et fourrer les miettes dans un ticket de caisse. D'abord ça ne colle pas, mais alors pas du tout. Qu'à cela ne tienne ! me disais-je, en pinçant le rouleau fermé de mes doigts je pouvais faire durer la cigarette assez longtemps pour la fumer. Mais beurk ! Le goût du papier

épais, l'encre qui rabote la gorge ; même si je n'avais pas fumé depuis trois jours je pouvais pas, envie de vomir, la sensation d'avoir un rouleau d'imprimante à la place des poumons.

Étudiant à Paris, les dures soirées d'hiver où les tabacs sont encore ouverts mais que quand même, le prix des clopes a commencé sa hausse, plus d'un paquet tous les quinze jours à dix-huit ans ça fait beaucoup, et puis j'ai encore des feuilles et des filtres, je descends dans la rue et je regarde le trottoir. Dans les creux d'écoulement de la pluie toutes les cigarettes coulissent et il y en a parfois des à peine à moitié fumées, leur tige encore toute droite, leur fraise vraiment comme une fraise, la braise durcie granule et la pointe est arrondie, jetées avant un rendez-vous par un.e parisien.ne pressé.e ; il y en a qui sont plus ingrates, juste deux-trois millimètres sont encore blancs avant le filtre : il faut privilégier celles qui n'ont pas ce cercle de papier en liseré avant le filtre, le tabac y descend jusque dans le haut de la partie orange et avec trois comme ça on fait une jolie roulée toute neuve. Mais finalement, ça reste une technique des mauvais jours, des galères de minuit, et de toute façon si on a un cendrier plein à la maison quand son paquet de tabac est fini on a bien deux jours de réserve en plus. Non, le vrai plaisir c'est quand même ramasser des pétards...

C'est une histoire qui commença dans le métro. C'était dans la ligne 13, pas trop pleine car on était après l'heure de pointe, j'avais eu cours de 19 à 21h et je rentrais chez moi. Soudain j'aperçois au sol quelque chose qui ressemble à un joli cul de pétard (je l'ai reconnu à son marocco, on reconnaît toujours le cul de pétard à son marocco ; c'est pour ça que le la fumeuse de culs de pétards fume toujours du shit ; on pourrait croire, on aimerait croire que les mégots à toncar contiennent de la weed mais c'est quasiment jamais le cas ; c'est fou le nombre de gens qui fument des clopes au toncar : croyez-moi ! Je ne vous dirais pas ça si je n'avais pas cassé je ne sais combien de mégots à toncar pour y trouver du tabac à rouler : on le reconnaît à sa finesse de cheveux d'anges bien sûr, au goût cendré sans le moindre effluve épicé qu'il laisse sur le palais ; mais surtout à l'odeur de tabac mouillé, comme du chien mouillé ; le cul de pétard sent les épices à couscous). Ce mégot promettait un goût de gratuité, la saveur surprenante d'un mardi soir transfiguré par un pétard surprise.

Un an et demi s'est écoulé avant que je déménage dans le XVIIIème. J'étais rue Marx-Dormoy, près de La Chapelle, séparé de la Goutte d'Or par un pont sur les rails partis de la Gare du



Nord. Là encore je savais où choper du shit mais j'ai pensé à me fournir en ramassant. Peut-être un peu de peur à la Goutte d'Or mais je ne crois pas que ce soit ça (j'y allais parfois la nuit et il y avait toujours deux ou trois types debout devant le parc fermé qui vendaient), de la radinerie peut-être ? Non plus ; la vraie raison est que je ne savais pas me restreindre : à partir du moment où j'avais du shit chez moi j'étais incapable de ne pas fumer dès que j'avais le temps pour le faire ; je me sentais esclave de mes réserves ; j'aurais voulu acheter mes pétards un par un ; alors, parfois, pour n'avoir qu'un pétard je visitais mes rues.

Il faut avouer que ça ne marchait pas toujours. Mais j'ai connu des périodes où j'ai fumé pendant un mois ou deux un joint par jour au moins. Et chacune de ces périodes est associée à un lieu. Il m'arrivait de marcher plus d'une heure sans apercevoir autre chose que de désespérants mégots de cigarettes (dernièrement, à la Belle de mai, j'ai pu faire l'expérience inverse, dans un moment où je cherchais quelques mégots d'indusses, je ne voyais que des culs de pétards à foison ; serait-ce une loi de l'univers ?). Et c'était toujours près de chez moi que je trouvais the spot. Rue Marx-Dormoy, je ne me souviens plus le nom de cette rue (les rues suivantes je les connais par cœur...), c'était en face d'un Franprix et à gauche de chez moi ; il y avait un pâté d'immeuble avec une contre-allée qui faisait le tour du pâté en longeant les rails. Dans une de mes longues promenades à travers l'arrondissement j'avais remarqué que je trouvais souvent du shit par-là : comme quoi, je sais pas pour le reste, mais le pétard est au coin de la rue !

Alors le soir, en rentrant des cours j'y passais ; ou je résistais d'abord à la tentation ; puis à un moment, merde, j'y allais. Parfois il y avait mes consommateurs de première main qui étaient là ; et ça m'emmerdait bien quand c'était le cas ; je ne saurais plus dire qui c'était ; ce n'était pas une bande de jeunes.

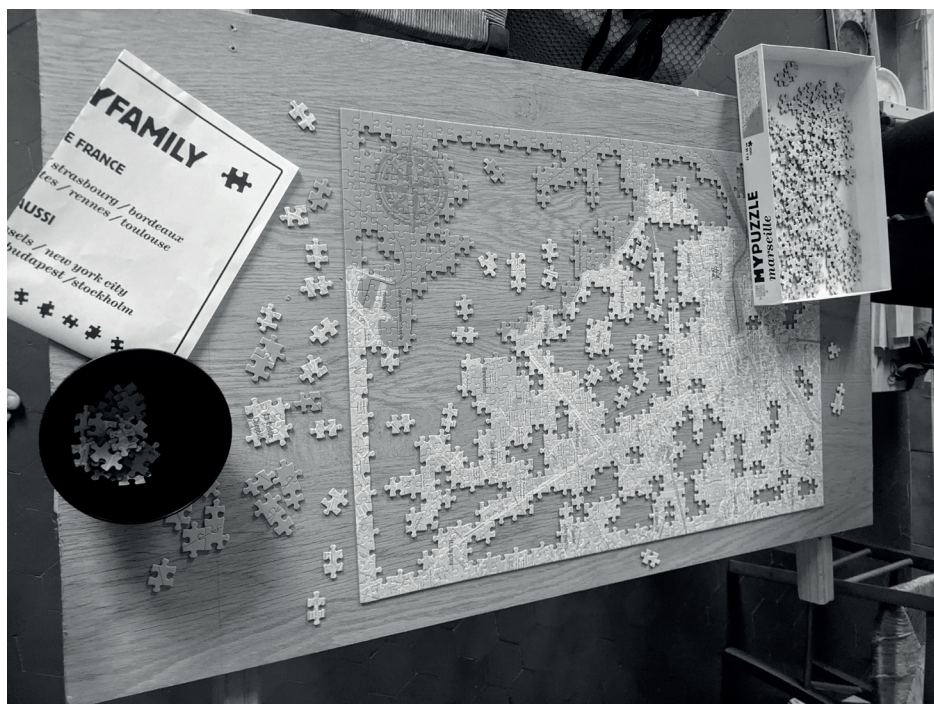
Je crois qu'ils ne parlaient pas français, ils me semblaient adultes, assis en rangs d'oignons, des bières en cannettes à leurs pieds ; ils étaient au bout de la petite rue le long de mon immeuble, juste dans l'angle de la façade en face du fleuve de rails, le dos tourné à la rue Marx-Dormoy vingt-cinq mètres derrière ; donc je ne les voyais pas en m'engouffrant dans la ruelle ; et malgré les voix que je pouvais entendre j'espérais que ce ne soit pas eux ; alors je passais devant eux, rapidement, pour ne pas les déranger ni leur faire peur, mais un peu lentement quand même, pour checker s'il n'y avait pas quelque chose qu'ils ne me verraient pas ramasser (j'ai toujours la même technique quand je ramasse trop près de quelqu'un, j'arrête mon pied à un demi-centimètre du cul de pétard, je le ramasse prestement et je tripote deux secondes mon lacet avant de me relever). Quand ils étaient là c'était tant pis ; c'était pas plus mal je ne fumerais pas ce soir-là et je serais frais le lendemain en cours. Mais il arrivait que je lâche pas l'affaire : j'attendais qu'il soit tard, qu'ils s'en aillent ; j'habitais au septième étage, alors j'avais un peu la flemme de descendre et monter pour rien ; ma fenêtre donnait sur la ruelle à l'angle du bout de laquelle ils étaient ; j'essayais d'écouter (mais ils ne parlaient pas beaucoup) ; il y avait la promesse d'une moisson bien fraîche.

Plus tard, dans le XIVème, c'était un endroit différent, le passage Bernard de Ventadour (j'en parlais à Valentin avec des étoiles dans les yeux ; on habitait dans la même rue tous les deux et j'avais encore une fois écumé le quartier à la recherche d'un spot). Là, il n'y avait jamais personne, c'était l'étroit passage entre deux immeubles, je ne me souviens plus si le sol était pavé de dalles de granite ou si c'était une coulure de ce ciment mauve des trottoirs. Toujours est-il qu'il y avait devant la grande porte d'entrée d'un des immeubles toujours plein de mégots de pétards (un jour, y passant avec Valentin, on avait entendu la voix de quelqu'un au quatrième étage et il avait rigolé en disant : « c'était la voix de Dieu, le grand pourvoyeur de pétards ») ; j'y passais assez souvent et je les glissais dans un mouchoir avant de les ramener chez moi. Je faisais ça en cachette et je n'en parlais pas. Avec Hugues, mon coloc, il nous arrivait aussi parfois de commander de l'herbe à l'un de ces dealers qui viennent en voiture ou en scooter et vous livrent directement chez vous. C'était très frustrant parce que j'avais toujours fini ma moitié avant la sienne !

C'est dans ces moments-là que j'ai aussi commencé à limiter ma consommation. D'abord, avec Hugues, on achetait

plus rien. Ensuite, c'était la fin de mes études et je m'étais mis à travailler un peu sérieusement. Enfin je suis devenu prof à Marseille. C'était plutôt rude comme taf, être déphasé devant les élèves c'était l'enfer. Mais deux périodes m'ont vu reprendre mon activité. La première c'était les grèves contre la réforme des retraites (celle de fin 2019-début 2020), la deuxième c'était au retour du confinement (un hiver et un été, et l'été avec ses longues plages de jour où l'on peut rester chez soi à regarder par la fenêtre). J'habitais dans le Premier, rue Jean de Bernardy.

Lors de ma première sortie je me fis une descente de la Canebière assez désolante. Il était tard et tout était propre. Un ou une amie avançait qu'en raison des élections municipales approchant Martine Vassal mettait le paquet sur le nettoyage urbain dans le centre-ville pour gagner des voix. J'entendais tous les soirs les camions vibrer dans la rue ; sur la Canebière on apercevait toute la journée des hommes en combinaison orange à bandes réfléchissantes, avec une poubelle à roulettes et une pince à déchets. J'avais d'abord cru au miracle rue d'Isoard, à trente mètres de chez moi, devant un bel immeuble, dans le creux entre un bosquet et la façade, deux gros pétards à moitié fumés



dormaient en m'attendant. J'y suis repassé cinquante fois les mois suivants, avec un espoir de fou comme dirait Gandalf, mais invariablement il n'y avait rien.

Je découvrais Marseille, j'apprenais le nom des rues, dissocier le Boulevard de la Libération et le Cours Franklin Roosevelt, j'aimais cette petite tour étrange qui m'avait fait lever soudain les yeux derrière le Parc Longchamp au début des Chutes-Lavie, je montais à la Plaine (mais il y a beaucoup trop de monde en plein jour ; un soir, en traversant la rue de la petite pizzeria verte qui était encore du côté droit de la rue à l'époque (avec son enseigne qui rappelle celle des vieilles boutiques Fujifilm), je vis bien qu'il y avait plein de culs de pétard ; et c'est un matin, quelques jours après le déconfinement, que je me levai à six heures pour voir le soleil apparaître sur le Vieux-Port et retourner chez moi en passant par le Cours Julien faire une ramassage).

Le Covid ne réussit pas à me refroidir ; je n'avais jamais été hygiéniste, j'en ressentais même de la fierté ; une semaine avant le premier confinement, alors qu'on bouclait une région italienne ou deux et qu'il me semblait impossible que ça dure plus de quatre jours, j'avais rejoint mes ami.e.s au Bar du Marché à Notre-Dame-du-Mont (un bar avec une grande terrasse couverte d'une toile bleue et où les néons blancs donnent au goudron un côté Hong-Kong) et iels mangeaient des frites ; au moment d'en piquer une :

- Tu t'es lavé les mains ?

- Ben non !

- Ben tu prends pas de frite !

Et iels étaient toustes d'accord ; moi je croyais vraiment qu'on me faisait marcher au début ! J'étais allé aux toilettes où y avait plus de liquide vaisselle rose dans le flacon en plastique pressé ; et un copain apélo m'avait dit :

- Mais tu sais, la prophylaxie c'est de gauche !

Alors, deux mois plus tard, quand je rentrais chez moi le mouchoir plein de culs de pétards dans la poche, j'avais un nouveau rituel : je cassais les culs de joints et séparais bien le fumable des débris de papier, je me lavais longuement les mains au savon, je roulais mon pétard, je le fumais.

Le spot que j'avais alors trouvé n'était pas infaillible ; il était même assez frustrant, c'était du un sur trois je dirais : le pied du petit escalier de la rue Camoin jeune. On est clairement sur un des chefs-d'œuvre de l'urbanisme marseillais. Je l'avais découverte par hasard ; j'avais remonté le Cours Franklin Roosevelt, qui grimpe quand même pas mal, et au moment d'entamer la descente vers le Camas j'avais vu ces deux ruelles à gauche (au niveau de la bascule du col, là où il y a cette petite place avec le bar Couleur Café caché derrière un caféier en pot et derrière vous cet immeuble à carreaux rouges et bleus). La première ruelle je n'y allais pas (c'est l'impasse Croix de Régnier, que je connus plus tard), la seconde plus tortueuse et plus grande c'est la rue Chape, bien connue pour le collège Chape, l'un des meilleurs publics du coin paraît-il. La rue Chape est à sens unique, n'a quasiment pas de trottoirs et en fait on fait que longer des murs, en baissant les yeux on voit des feuilles mortes et des mégots de clopes ; il y a d'abord, sur la gauche, un large morceau de trottoir avec une rampe en plâtre qui mène à un mur ; là ça sentait bon (dès qu'il y a un coin pour se poser à l'abri des regards il y a espoir de trouver des culs de pétards) mais je n'y trouvais jamais grand-chose ; quinze mètres plus loin il y a la sortie d'un vieux parking avec des plots devant, la porte toujours à moitié ouverte en diagonale, des chaînes des deux côtés, quelque espoir ici aussi mais j'y regardais surtout par acquit de conscience ; non, c'est encore trente mètres plus loin, un petit escalier à sens inverse à celui de la circulation des voitures dans la rue Chape qui menait à une pente. Là, des buissons mangeaient l'escalier à côté duquel était toujours garée une moto souvent entourée d'une trainée de mégots ; quand il n'y avait rien là ça pouvait être au pied des marches ou un peu plus bas, à gauche, sur un parking deux places (une fois, passant par là un samedi entre deux grèves j'y avais croisé ma tutrice du collège qui sortait de son cours de pilates). Par contre je n'ai jamais rien trouvé au bout de la rue Chape, un escalier plus large et rouge tournant en colimaçon plat en descendant vers le Boulevard de la Libération ; ce sont plutôt des collégiens qui traînent ici.

Mais finalement, j'ai fini par découvrir le meilleur coin encore une fois en bas de chez moi. J'avais déménagé dans le Camas justement (où je n'aurais jamais pensé aller ramasser quand j'habitais dans le premier) et j'avais remarqué un soir, devant ma porte, des culs de pétards. A vrai dire j'avais arrêté la fumette à ce moment-là mais je partis pour un dernier tour de piste quand, en traversant ma rue (il suffit de traverser la rue,

c'est bien connu), je vis ce dont rêvent toutes les ramasseuses de culs de pétards : plein de mégots de joints roulés à la weed (je dois dire en passant que les pétards re-roulés ont un goût recuit, confit, quelque chose de moins acide ; le pétard originel a plusieurs couches de saveur dont une violente qui s'élève des autres ; au contraire le pétard de seconde main a ses saveurs bien liées, comme les parties d'une pizza semblent mieux s'épouser le lendemain réchauffées).

Mais je vais m'arrêter ici parce que j'ai quand même un dernier scrupule avant de vous donner le nom de ce petit paradis sur terre. Ce bon vieux Titi, grand ramasseur de champignons devant l'éternel (il suffit de le voir battant la forêt à toute allure les yeux balayant cinq rangées d'arbres à la fois), ne vous donnera jamais ses coins après tout. Je vous donnerai donc simplement un indice : c'est une rue qui ne paie vraiment pas de mine, en pente (super indice hein !), et les culs de pétards se trouvent au pied d'un très beau bâtiment, à deux étages, un cube de ciment gris aux persiennes jaunes.

P.S : Cette fin de mai pluvieuse m'a rappelé comment je procédais quand la pluie avait détrempé les mégots. Je les ramassais mouillés, je les cassais et je passais le pâté spongieux à la poêle ; ça embaumait l'appartement mais ça fonctionnait plutôt bien ; mais ça se surveille comme du lait, d'une seconde à l'autre on passe de fumable à poussière.



LES CLEFS EN MAIN

(petite histoire de vacance)



ça pourrait commencer
par le refrain entendu dans
un film à l'époque du confine-
ment, qui faisait :

"You may say I'm a little bit free, it don't

worry me, I'm a little bit free, it don't

worry me, I'm a little bit free, it don't

worry me, I'm a little bit free, it don't

worry me, I'm a little bit free, it don't

worry me, I'm a little bit free, it don't

worry me, I'm a little bit free, it don't

worry me, I'm a little bit free, it don't

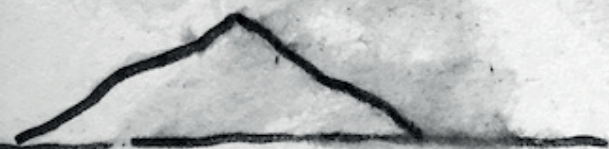


quel
est
le
meil-
leur
moyen

de
trans-
port

alors se dépla- cer quand même,
en ville ou à la campagne,
la première personne
à prendre le vélo, à
du vélo.

des histoires
de freins,
de pneus,



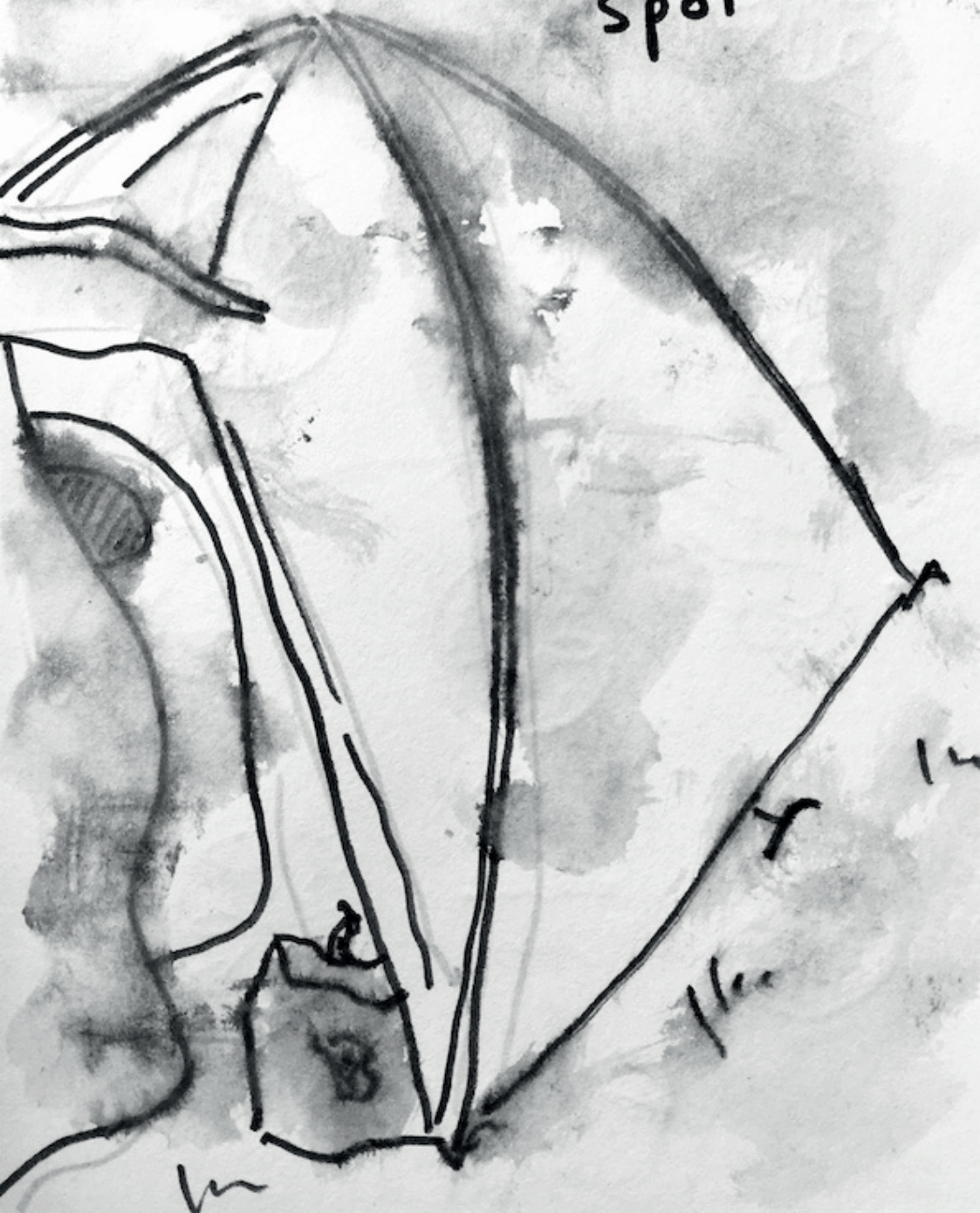
quel
est

le plus
beau

paysage



où est le meilleur
spot



Boh, on partirait par exemple d'une
situation de vacance, de vide,
de vide à remplir de né-



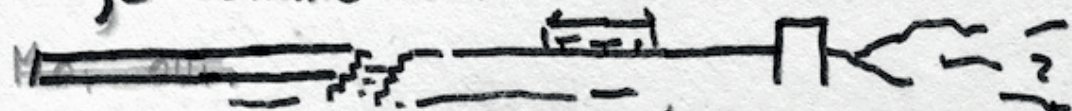
LA
ROUE
DE LA
FORTUNE



lesquelles seules le fateleur peut
disposer de clefs, et le fateleur
même se peut contraindre, ou, même
chose, prévisible, et si l'on imagine

Avez-vous déjà passé toute la journée
à la terrasse du même restaurant ?

Ou, du moins, sur une jetée longue
comme un terrain de foot et
large comme un couloir de natation ?



On en tire ces quelques pages
qui ne sont pas un carnet de
voyage et encore moins une
collection d'images.

A peine une histoire de vacance,
de vide et de rien, des presque
questions qui se posent dans
les moments d'absence.

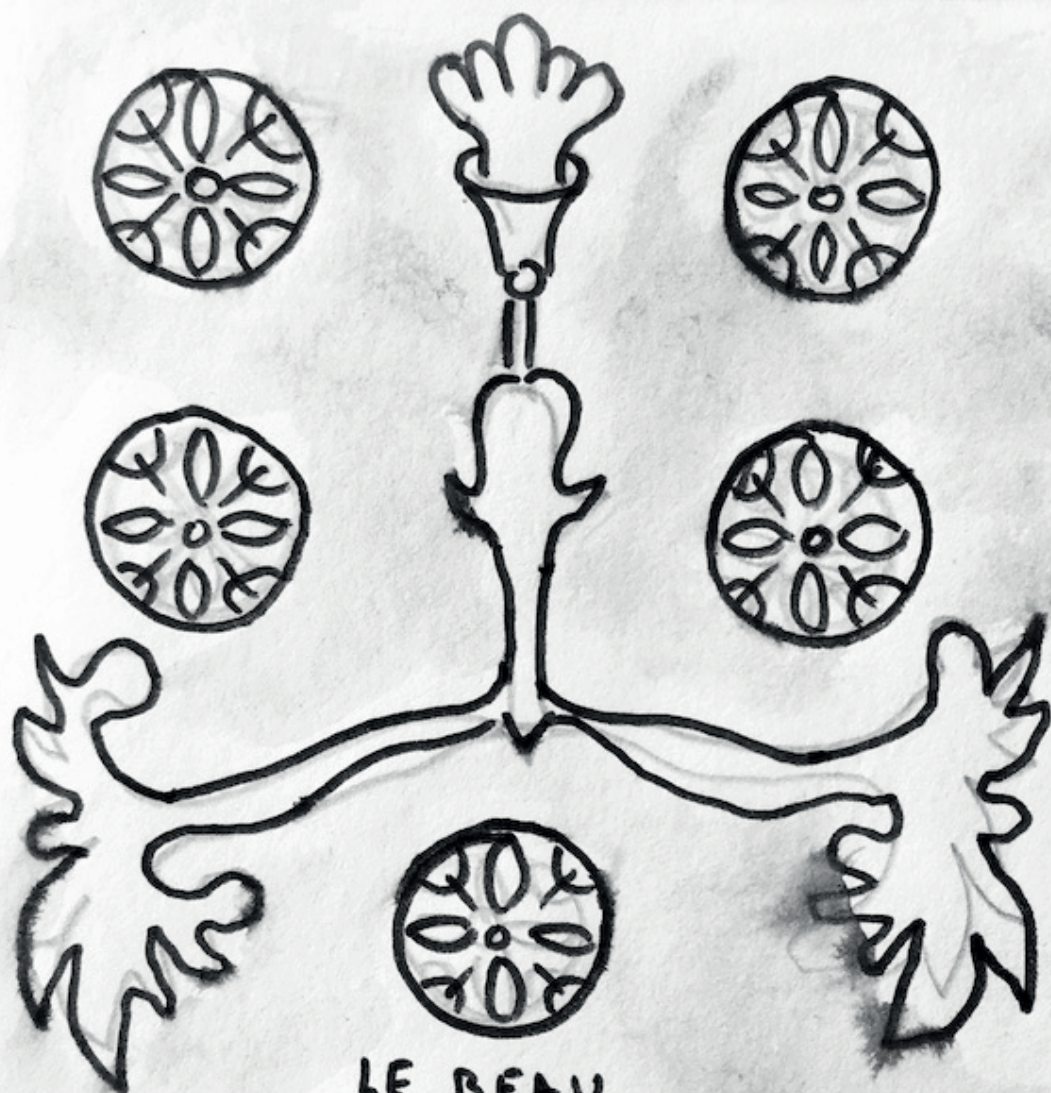
Une bonne vacance de temps
en temps, à l'improviste, sans
rien préparer, c'est apprendre
à tout faire en route, soi-même,
parce qu'on a tout, clefs en main.



quel
est
le

meilleur
divertissement





LE BEAU
SEPT

FIN

Le monde est un D.I.O !

